

Des raisons du cœur

Camille Gallard

Des raisons du cœur
Camille Gallard

Copyright © 2022 Camille Gallard
Copyright © 2022 Illustration couverture Béatrice Boubé
© image iStock
Tous droits réservés.
ISBN : **979-10-424-0490-1**
Dépôt légal : Septembre 2023
Achevé d'imprimer en France

Des raisons du cœur
Camille Gallard

*« Il n'y a pas de grand terroir viticole qui ne soit
pas un bel endroit. »*

Les Ignorants – Etienne Davodeau

Des raisons du cœur
Camille Gallard

« Le Moulin du Cers : un lieu idéal pour les amoureux de la nature. »

Assise en tailleur à même le sol, mon ordinateur portable posé sur la table basse en verre devant moi, je navigue sur la page ouverte de mon moteur de recherche. Le site me promet un mois de retraite dans un village typique des hautes Corbières – je n’ai aucune idée d’où cela se trouve – pendant lequel je deviendrai la reine du yoga, du jeûne et de la méditation : *« Vos chakras vous diront merci ! »*. À mon sens, ce programme ressemble plus à une forme de torture civilisée qu’à un voyage bien-être – je suis une sportive non pratiquante – mais je continue à glaner toutes les informations (sans doute mon côté maso). Quelques magnifiques photos de paysages me font rêver : je ne suis certes pas une adepte du chien tête en bas, mais j’ai toujours adoré les grands espaces et la nature. Suis-je, cependant, réellement capable de m’éloigner si longtemps d’Hervé, mon fiancé, et de demander un congé de quatre semaines à mon boss, qui me déteste ?

« Vivez de yoga et d’air frais »

Mon doigt reste en suspension, je dois « valider » mon formulaire de réservation. J'hésite encore.

— Alors ça y est ?

Non loin de moi, derrière le bar de la cuisine semi-ouverte de notre appartement parisien du 9^e arrondissement, mon amoureux s'est lancé dans la préparation de délicieux cocktails pour célébrer ma décision de partir me régénérer loin de Paris, loin de tout et surtout, loin de lui.

— Hmmm... Je ne sais pas... J'hésite...

Le bruit d'un verre qui se brise me répond.

— Merde !

Je me précipite vers lui. Dans l'évier, des morceaux éparpillés. Alors que j'essaye d'attraper sa main pour vérifier qu'il ne s'est pas blessé, il la retire brusquement.

— Pourquoi tu ne valides pas ? Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

Je l'ai énervé. Encore.

Mon éternelle indécision qui le charmait tant lors de notre rencontre lui tape maintenant sur les nerfs avec une précision et une récurrence dignes d'un coucou suisse.

En mars 2020, notre vie – et celle de la majeure partie de la population mondiale – a pris la tournure d'un mauvais film de science-fiction dans lequel, hélas, ni Will Smith ni Brad Pitt, habitués à combattre des zombies, ne sont venus nous sauver de cette satanée COVID. Pour Hervé et moi, le confinement général – sans autre perspective sociale que nous deux, notre couple, nos individualités et nos caractères diamétralement opposés, l'angoisse des jours qui s'allongent, le temps magnifique dont nous ne pouvions pas profiter et par-dessus tout, mon manque d'ambition professionnelle que mon supérieur ne cessait de me reprocher au même rythme qu'Hervé me répétait que « *faire de mon mieux n'était pas assez* » – a mis à mal notre complicité. En effet, malgré toute ma bonne volonté, vendre des yaourts, tout en essayant, en période de pandémie, d'augmenter la marge de la compagnie d'agroalimentaire pour laquelle je travaille, se révélait très compliqué tandis que mon compagnon se dévoilait meilleur que jamais dans son rôle de trader aux dents acérées. Je suis donc sortie de cet enfermement forcé avec le moral en berne et ma confiance en moi réduite à peau de chagrin.

C'est ainsi que l'idée du voyage et d'une séparation provisoire pour « *prendre du recul sur notre relation* » nous est apparue comme salvatrice. Hervé avait besoin d'être seul, de se retrouver tandis qu'il était plus qu'évident que je devais me recentrer et trouver au fond de moi l'énergie de rectifier ces milliers de petits défauts – indécision chronique, rêveries permanentes, lectrice compulsive, au risque d'oublier la réalité, refus d'obstacle devant le moindre sport, entre autres – qui nous pourrissaient la vie. Imperfections qui, d'après lui, mettaient en péril notre avenir en tant que futurs mariés pour « *le meilleur et pour le pire* ». Après trois mois de tête-à-tête, il ne semblait plus avoir envie d'intégrer « *le pire* » au contrat de mariage.

Dans la cuisine, il souffle et nettoie les morceaux de verre.

— Vraiment Gwen, je ne te comprends plus. On était d'accord. On avait dit que c'était bien pour nous de prendre l'air, de nous manquer, pour que tu prennes conscience de ce qui ne va pas.

Je suis penaude. Débusquée comme une enfant qui fait encore et toujours la même bêtise. Sans un mot, je retourne vers mon ordinateur. Je valide. Ma

boîte mail annonce l'arrivée de la confirmation. Je réserve ensuite mon train.

Pourtant je ne me sens pas mieux. Mes épaules pèsent des tonnes. Hervé, lui, retrouve le sourire, il nous sert les fameuses boissons, et vient trinquer avec moi :

— Tu vas voir ma chérie, cela va te faire du bien, dit-il avant d'avaler une grande gorgée de son Spritz, beaucoup trop amer pour moi. Et puis, tant qu'on est dans le bon côté des choses, un jeûne va te faire perdre tes petits kilos superflus.

2

Rien ne se passe comme prévu, et mon endurance est mise à rude épreuve. Le train a quitté Paris avec plus d'une heure de retard, la climatisation est tombée en panne, le bar assailli pour assouvir les soifs et avec toutes les restrictions sanitaires et le stress environnant, les gens étaient sur les nerfs et d'une rare agressivité. Quand enfin j'arrive à Narbonne, il fait une chaleur de plomb, le bus qui devait m'emmener dans le village où a lieu la retraite est parti et le suivant est... dans huit jours ? Sérieusement ? Je n'ai d'autre choix que de me diriger vers la seule agence de location de voiture qui se trouve à une centaine de mètres. Je m'y traîne, dégoulinante, épuisée et affamée, tirant tant bien que mal mon énorme valise à roulettes.

Je suis accueillie par le panneau « *Fermé* », alors que nous en sommes en plein après-midi, en pleine semaine !

Soudain, j'ai un éclair de génie, je farfouille dans mon téléphone à la recherche de la réservation pour le séjour. Il y a bien un numéro à joindre en cas

d'urgence, que je compose après m'être abritée sous un arbre.

« *Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué* ». Super ! Ma retraite de rêve tourne au cauchemar avant même d'avoir débuté.

J'essaye de garder mon calme et de ne pas paniquer. Je retourne vers la gare dans le but de trouver un taxi. La chance me sourit enfin lorsqu'une grosse berline noire de luxe avec le panneau « taxi » allumé en vert arrive sur le parking. Il n'y a personne d'autre que moi sur le parvis, je m'y précipite. Le chauffeur, aussi aimable que patibulaire, me fait comprendre qu'il va bientôt finir sa journée, que le prix de la course est plus cher qu'un restaurant gastronomique et qu'en plus je dois le régler en liquide. À ce stade, plus rien ne m'étonne, et la gorge nouée par une envie de pleurer à gros bouillons, je dis oui à toutes ses exigences pourvu qu'il m'emmène au fameux Moulin du Cers. Je lui donne le nom du patelin. Il râle « *C'est où ? C'est loin !* », mais se décide enfin à allumer son moteur.

Pendant ce temps, j'essaye de me remémorer ce que j'ai lu sur le site concernant la retraite. Elle se déroule dans un minuscule village qui

compte seulement une échoppe, une église et soixante-dix habitants durant la période touristique de l'été. On est loin de la fréquentation de la Côte d'Azur, mais cela ne me dérange pas. Je n'ai jamais été une vraie Parisienne, redoutant la foule et les endroits bondés. Depuis ma toute petite enfance, j'ai toujours eu une attirance pour les lieux reculés, les maisons perdues au milieu des champs, les grands espaces désertiques... Je dois être une réincarnation de Laura Ingalls.

Le taxi quitte la ville par une longue route départementale. Je suis immédiatement séduite par l'immensité de la nature. Les montagnes forment un rempart rassurant autour de la vallée, vaste et lumineuse. Les couleurs grises des pierres se marient avec le vert profond des arbustes. Tout est sauvage, comme un décor de western des années 60. Je ne serais pas étonnée si je croisais John Wayne sur son cheval noir au galop. Je demande gentiment l'autorisation à mon chauffeur d'ouvrir la fenêtre : dans l'air, le parfum du thym se mêle à celui de la chaleur. Il ne m'en faut pas plus pour oublier tous mes petits malheurs et me sentir mieux. Je savoure le plaisir d'être conduite, me donnant l'illusion de pouvoir prendre mon temps et de faire l'école buissonnière. Je

ne perds pas une miette de ce que mes yeux capturent, détaillant chaque maison, guettant les noms des différentes bourgades que nous traversons. J'aperçois en haut d'une montagne, un château fort qui semble être en cours de rénovation, et je lis des panneaux « Fontfroide », ce qui me fait sourire, car on pète de chaud. Les routes serpentent, parfois entre deux rangées de platanes, ajoutant au charme désuet de cette région reculée du sud de la France.

Nous traversons des lieux-dits, des villages, Ferrals-Les-Corbières avec son joli pont et sa place animée, puis Villeroque Termenès. J'aime ces noms qui chantent ! Nous quittons la départementale et tournons à gauche.

Le paysage varie d'un coup. Plus encaissé, hésitant entre un décor de film italien et la rudesse d'un désert, il est composé, en grande partie, de vignes d'un vert éclatant, de quelques anciennes bergeries aux toits disparus et d'autres, rénovées, de roches et d'arbustes sauvages et de plusieurs domaines viticoles aux noms aussi mélodieux que l'accent d'ici. Dommage que je sois venue « jeûner », les odeurs puissantes de la nature appellent un vin au corps robuste et aux saveurs magiques. Je me promets de me

renseigner un peu plus sur cette région pleine de surprises.

Nous traversons un dernier village. Mon chauffeur râle. Les routes sont étroites, mal entretenues. J'ose enfin lui demander :

— Vous ne connaissez pas le coin ?

— Je suis de Narbonne. C'est le bout du monde ici, maugrée-t-il dans sa barbe.

Nous tournons à droite et enchainons plusieurs virages. De vrais lacets montagnards. J'essaye de faire abstraction du vide pour me concentrer sur le spectacle autour de moi. Les vignes ont disparu, et à leur place, des rochers, des arbres, des buissons touffus, des fleurs aux mille couleurs parsèment le côté de la route noueuse et dangereuse. L'homme au volant apparemment peu habitué à ce genre de conduite ne fait qu'accélérer puis freiner. Accélérer puis freiner. J'ai le cœur au bord des lèvres. Je compte les virages en me demandant à quel moment je vais reprendre l'intérieur cuir de sa berline de luxe et je serre les fesses à l'idée de rencontrer une voiture en sens inverse et de finir dans le décor !

Enfin le dernier lacet et voilà la vue qui s'ouvre sur le village. Une seule route y entre. Une

seule route en sort. Minuscule. Le site internet n'avait pas menti. Je scrute autour de moi à la recherche du panneau « Moulin du Cers », mais rien. Mon conducteur souffle, râle...

— Vous êtes sûre de vous ? J'vais pas y passer la journée moi !

Je le supplie d'aller jusqu'à la place centrale du village tout en croisant les doigts pour que la ruelle dans laquelle nous nous engageons soit assez large et qu'il n'y raye pas son carrosse.

Sur la gauche, une église charmante, mais presque trop petite pour porter le nom d'église puis très vite, j'aperçois enfin une esplanade et, miracle, la vitrine du magasin mentionné sur ma réservation.

Mon taxi est aussi soulagé que moi et, sans même éteindre son moteur, s'empresse de décharger ma valise, et me réclamer le montant, astronomique, de la course.

Il peine moins à opérer un demi-tour qu'à me rendre ma monnaie et je n'ai pas le temps de ranger mon portefeuille qu'il a déjà disparu.

C'est à ce moment que je réalise que je suis seule, larguée dans un endroit inconnu sans la moindre idée d'où je suis censée aller.

Il fait très chaud et je recommence à transpirer à grosses gouttes malgré l'ombre de la place. Entourée de plusieurs maisons, il y a quatre arbres qui délimitent son contour et un grand chêne en son centre. Elle possède un charme ancien qui me plaît d'emblée.

Ce que j'ai pris pour une simple échoppe semble aussi être un café : plusieurs tables et chaises sont installées à l'ombre du chêne. Je distingue du mouvement à l'intérieur. Je décide d'y entrer pour demander mon chemin. Lorsque je pénètre dans le magasin, le silence se fait et l'ensemble des personnes présentes me dévisage.

— Euh... bonjour...

Je murmure plus que je ne parle.

—Ma petite, que puis-je faire pour vous ?

La voix légèrement rauque, un tantinet cassée sonne comme une chanson de Janis Joplin. La pièce étant sombre pour se protéger de la chaleur, je ne peux que deviner la silhouette qui accompagne le son. Assez grande et élancée, un chignon haut, le visage fin, mais de belles mains fortes et sûres d'elles.

— Euh... Je cherche le Moulin du Cers.

Un verre se pose sur une table à ma droite. Un monsieur vêtu d'une drôle de veste en tweed –

inappropriée vu le temps caniculaire – et d’une espèce de chapeau avec sur le bout du nez des lunettes rondes cerclées de métal se lève en maugréant.

— Allez encore une touriste qui s’est fait avoir !

L’homme quitte le bar. Je reste bras ballants, espérant qu’il plaisante. Je me tourne vers la dame derrière son comptoir et veux ouvrir la bouche, mais, de surprise, de fatigue, de lassitude, ou simplement de peur d’exploser en larmes, je demeure muette.

— Laissez-moi d’abord vous offrir à boire ma petite, me lance d’une voix enjouée et rassurante la patronne. Moi c’est Flora.

Elle joint le geste à la parole et pose sur le bar un verre à pied qu’elle remplit d’un nectar blanc dont les parfums me chatouillent les narines et éveillent mes papilles gustatives. Je ne peux m’empêcher de fermer les yeux et de sourire.

— Dites j’ai l’impression que vous appréciez le vin, me dit-elle d’un ton enjoué.

— Euh...

— Vous commencez toutes vos phrases par euh ou c’est votre accent parisien ?

Elle me taquine, et son visage jovial m’incite à me moquer de moi-même, ce que je n’hésite pas à

faire. Sa voix caverneuse et la simplicité de son accueil me mettent à l'aise.

— On va dire que c'est l'accent... sinon on pourrait penser que je suis intimidée.

Elle éclate de rire. Je fais tourner le verre pour que le liquide s'accroche aux parois. En coulant, il laisse des traces épaisses. Le vin est gras et promet autant de textures que de saveurs en bouche. Je mets mon nez dans le verre. J'aime ce parfum. Entre roche et terroir. Il sent la poussière de la terre et la fraîcheur du vent qui se lève le matin. Je bois une gorgée, laissant le vin se répandre dans mon palais et y déverser sa magie. Il est à la hauteur de ce que j'imaginai. Épais, mais élégant, minéral, mais aux nuances fleuries, un léger goût de chêne qui assure son vieillissement en fût, il reste longtemps en bouche découvrant en dernier la puissance du terroir.

Le breuvage apaise l'angoisse qui m'enserme depuis mon arrivée à la gare. J'ouvre les yeux. Flora attend patiemment que je revienne à elle. Elle me sourit, et son sourire, franc, chaleureux, doux me reconforte.

— Bon c'est le moment de déchanter.

— Je suis victime d'une arnaque ? Et a priori je ne suis pas la première ? demandé-je sans avoir besoin d'entendre la réponse pour me savoir dans le vrai.

— Ni la dernière !

Je devrais stresser, angoisser, ronger mes ongles, imaginer le pire des scénarios et pourtant, je suis là, à l'ombre de cette place qui semble sortie d'un livre, avec cette femme sans âge, à savourer un délicieux ballon de vin et une seule envie : prendre mon temps. Flora continue de me regarder avec gentillesse. Je lui rends son sourire d'un air de dire tant pis, c'est la vie. Je suis une condamnée à mort qui déguste son dernier verre. Je décide donc d'attendre l'ultime goutte avant de retrouver mes esprits et m'atteler à chercher une solution.

J'en profite pour observer mieux l'endroit où je me trouve.

La pièce est bien plus spacieuse que ce qu'elle laisse à penser de l'extérieur. Les murs blancs réfléchissent la lumière sans pour autant en absorber la chaleur, le sol est fait de grandes dalles de carrelage gris clair, côté épicerie, des étagères bien disposées et chargées de produits locaux. Des photos aussi : de vignes, de raisins, et trois portraits en noir et blanc. On

dirait un dégradé de Flora dans l'âge. Une Flora adolescente, à la bouille encore ronde, aux yeux rieurs, une légère moue boudeuse. Une Flora adulte, belle, hypnotique, les traits plus stylisés, les pommettes saillantes. Et celle de maintenant, le visage serein avec la marque de ses pattes d'oie, l'œil qui pétille.

— Ma fille et ma petite-fille, murmure la femme dans mon dos.

Il y a aussi des étals de fruits, un frigo avec des produits frais, un rayon charcuterie, et même du pain. Le tout est hétéroclite, mais chaleureux, et sans la connaître, j'ai le sentiment qu'il ressemble à sa propriétaire. Elle semble déborder d'une énergie positive et généreuse.

— Me voilà dans de beaux draps, lancé-je pour revenir à ce qui m'inquiète, à savoir « Le moulin du Cers ».

Les deux autres clients lèvent un sourcil, et ricanent, mais Flora les pousse au silence d'un geste de la main puis se tourne vers moi :

— Tu n'es pas la première à débarquer ici à la recherche de cet endroit. Ce qui nous fait rire c'est qu'il n'y a aucun moulin dans le coin ! En général, les gens repartent aussi vite, surtout quand ils

comprennent que leur compte en banque n'a jamais été débité.

Intérieurement, je me traite d'idiote parce que dans ce qui aurait pu m'alerter, il y avait justement le fait de ne payer le séjour complet que sur place.

— Mais c'est quoi le but s'il n'y a pas d'argent volé ? demandé-je sans grande conviction.

La patronne hausse les épaules.

— Va savoir. Les gens de nos jours...

Et sans doute parce qu'elle estime que le sujet n'est pas digne d'intérêt, elle tient la bouteille au-dessus de mon verre.

— Un autre ?

— Pourquoi pas... Mais il va falloir que je me décide sur ce que je vais faire...

Un nouveau débat intérieur commence, car s'il est une chose qui m'est compliquée c'est bien de faire un choix et rapidement. Et c'est cette réalité qui vient me heurter de plein fouet tandis que j'engloutis avec gourmandise le délicieux vin de Flora : je ne peux pas rentrer. Compte tenu de la tension qui règne entre nous depuis des mois, Hervé va péter les plombs, m'accuser de le faire exprès, d'être incapable d'assumer mes décisions jusqu'au bout. Et moi, rien

que d'y penser, je me sens de nouveau coupable, fautive et prête à me déverser en excuses minables et en larmes pitoyables.

— Y'a pas une petite maison à louer dans le coin ?

Je m'étonne moi-même de mon audace. Mais moins que Flora dont les sourcils se sont arqués dans une expression presque comique. Et je la comprends ! Si j'en crois mon tour express du village et que je prends en considération sa taille et son manque de spots touristiques, les visiteurs «étrangers» ne doivent pas être nombreux. Pourtant elle me gratifie de nouveau de son sourire éclatant qui me redonne confiance.

— Jo ?

Flora s'est tournée vers un des hommes assis au fond de la salle. J'ai comme une impression de « déjà vu », de vivre une scène de film en noir et blanc, avec des personnages rugueux, aux caractères tranchés et tranchants ! Il se passe quelques secondes, qui me semblent une éternité avant que le fameux « Jo » ne daigne lever sur moi des yeux perçants d'un vert qui évoque étrangement celui des feuilles de vigne en plein été. Son visage est creusé de rides, chacune étant certainement le sillon d'une histoire à raconter, ses

cheveux si blancs qu'ils ressemblent à la neige. Il grogne quelques mots.

— Allez Jo ! Fais pas ta tête de nœud !

Ma nouvelle amie le tarabuste. Les mains sur les hanches, un chiffon bien serré dans l'une d'elles, elle sort de derrière son comptoir pour s'approcher de la table du vieil homme. Elle a une idée et, a priori, il a tout à fait saisi de quoi il retournait.

— Y'a bien celle de Marius, mais pas sûr qu'il accepte de la louer, finit-il par admettre.

Flora sourit et lui tapote sur l'épaule.

— Tu vois quand tu veux.

Au regard qu'il lui jette, je comprends que ces deux-là partagent bien plus que des boutades. Il hausse les épaules et pose de nouveau sur moi des yeux peu avenants qui me donnent la chair de poule.

— Combien de temps ?

Je dois réfléchir vite, mais la réponse est évidente.

— Un mois ! m'écrié-je en regrettant immédiatement mon entrain.

Que vais-je bien pouvoir faire pendant ces trente jours, dans ce trou perdu ? Comme si elle lisait dans mes pensées, Flora s'approche de moi en me

promettant de me dresser une liste de tout ce qu'il y a à voir dans la région.

— On a quelques trésors à découvrir, me glisse-t-elle tandis que Jo téléphone au fameux Marius.

Flora en profite pour me débriefer.

— La maison s'appelle Saint-Félix. C'est totalement perdu derrière la montagne sur la route qui sort du village. Mais c'est sans aucun doute le plus merveilleux paysage au monde. Quoi que tu sois venue chercher ici, c'est là-bas que tu le trouveras.

Son éloquence me fait sourire, mais les mots qu'elle pose sur son bar se répercutent dans mon cœur. Je suis arrivée depuis dix minutes et j'ai pris bien plus de décisions que cette dernière année avec Hervé. Le vieil homme revient vers nous après avoir raccroché.

— C'est bon, mais y'a rien là-bas, maugrée Jo en venant vers moi. L'électricité est capricieuse. Quant au réseau internet...

Il s'accoude au comptoir et me regarde fixement, sans doute dans l'attente de ma réaction. Il est grand, et sa carrure est impressionnante, mais je ne pourrais lui donner un âge.

— C'est vrai que la vie de nos jours sans internet... marmonné-je.

— Oh tu pourras venir ici si tu en as besoin, mais on a la 4g tout de même !

Je m'enquiers du prix, Jo hausse les épaules « *qu'est-ce que j'en sais, tu verras avec le petit* » tandis que la propriétaire du café énumère tout ce qui peut m'être nécessaire dans l'immédiat : draps, serviettes, nourriture, vin... Je me laisse porter avec gratitude par l'énergie de cette femme que j'aime déjà comme si je la connaissais depuis toujours. Elle s'active, me colle dans les bras un panier pour que je fasse mes courses chez elle – « *en attendant d'aller à la ville* » – et monte à son appartement au-dessus du commerce chercher du linge de maison. Sans sa présence à mes côtés, j'ai soudain peur du vieil homme, de son regard d'aigle et de son opinion à mon sujet. Il doit penser que je suis une pauvre godiche parisienne sans grande connaissance de la campagne, assez idiote pour se faire avoir par un site internet. Et il a raison. Mais il ne dit pas grand-chose, attendant sans doute que je lui pose des questions sur la maison et son propriétaire, ce que je finis par faire, gênée par le silence qui s'est imposé dans la salle depuis le départ de Flora.

— Marius est quelqu'un de votre famille ?

Jo se redresse et sourit.

— C'est mon neveu. Un bon gars.

— Et Saint-Félix ?

Ses épaules se voûtent légèrement.

— Sa maison. Une ancienne bergerie au milieu de nos vignes. Il l'a entièrement restaurée...

Sa voix se perd dans un tremblement, c'est que le vieux bougre serait émotif !

— Je vais te raconter dans la voiture, nous coupe Flora, les bras chargés de linge. Jo, tu pars devant ?

Lorsque je veux payer mes courses, elle m'ignore « *on verra ça plus tard* ». Cela fait beaucoup de « plus tard » et je commence à me demander si l'arnaque n'est pas là justement : endormir les touristes avec de belles promesses pour ensuite leur réclamer un max. Mais mon instinct me chuchote de leur faire confiance, que je ne risque rien.

3

Dans la voiture, Flora me raconte l'histoire de Saint-Félix, logée au milieu d'une vallée entourée de vignes. Jusqu'au massif des Corbières, du vert, des grappes de raisins, une certaine ordonnance dans la nature si imposante de la région. Marius, le propriétaire de cette maison que je vais louer, est donc le neveu de Jo. Pendant longtemps il a vécu à Toulouse, avec ses parents et son frère, mais la famille passait tous ses étés au village. Depuis qu'il sait marcher, le garçon s'intéresse aux vignes, aime ce pays et le connaît mieux que ceux qui y sont nés. Il a fait des études agricoles pour devenir vigneron et venir ici s'occuper des terres de son oncle. Son frère, Roman, à peine plus jeune, n'avait pas les mêmes attentes, ne songeant qu'à croquer la vie à pleines dents. Le cadet était le plus beau des deux et possédait ce charisme qui enjôlait tout le monde. Entre eux, il y avait une rivalité qui pouvait parfois les pousser à se battre pour des broutilles.

Mais Marius avait un chemin tout tracé. Il devait reprendre le domaine viticole créé par Jo et surtout il était amoureux :